

Association des «Amis des Etudes Celtiques»

Association régie par la loi de 1901

Siège social : Ecole pratique des Hautes Etudes,
Section, des Sciences historiques et philologiques
45-47, rue des Ecoles, 75005 PARIS (France)

Secrétariat : 26, rue Geoffroy l'Asnier, 75004 PARIS (France)



AMIS DES ETUDES CELTIQUES

Bulletin de liaison n° 5
Novembre 1993

SOMMAIRE

- p.1 : Editorial
- p.4 : La mesure du temps chez les Celtes. Le calendrier gaulois de Coligny (Ain)
par Goulyven PENNAOD
- p.8 : Le bassin monumental de l'oppidum de Bibracte
par Josette PIEUCHOT BILLARDEY
- p.11 : Nouveaux livres
par Henry DECHANDOL
- p.15 : Conférences
Voyages et excursions
- Rédaction du Bulletin : Josette PIEUCHOT BILLARDEY

Photographie de la page de titre : revers d'une monnaie d'or des Parisii
(cliché J.-L. Godard)

EDITORIAL

Une exposition consacrée aux Celtes vient de fermer ses portes. Intitulée *Das Keltische Jahrtausend* («Le millénaire celtique») elle était présentée dans les locaux réaménagés d'un ancien dépôt de locomotives, à Rosenheim, une petite ville bavaroise à mi-distance entre Munich et Salzbourg. Des dizaines de milliers de visiteurs l'ont parcourue.

On pouvait y voir plusieurs centaines de pièces s'échelonnant de la fin de l'âge du Bronze à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., constituées principalement par une sélection très représentative des riches collections archéologiques régionales, complétée par quelques dizaines de pièces des autres musées allemands et de quelques pays étrangers. Un certain nombre de copies d'objets et de moulages de sculptures avaient été ajoutées aux originaux, malheureusement sans qu'aucune indication permette de les identifier comme telles. On peut estimer qu'il ne s'agit que d'un détail secondaire, car les copies d'aujourd'hui sont très bien faites et peuvent passer pour des pièces authentiques. On peut aussi penser que c'est une raison supplémentaire d'en avertir le visiteur.

Il y avait également un audiovisuel de type «multivision», techniquement remarquable mais provoquant chez le spectateur une sorte de tournis, par le mélange kaléidoscopique d'images d'objets les plus divers du «millénaire celtique» à d'impressionnantes vues d'une nature forte et indomptée, des qualités qui sont censées être celles du peuple qui fit trembler Rome. Le vertige engendré par le spectacle a dû dérégler notre perception car nous avons entendu dans le texte, simple et vigoureux, qui accompagnait les projections, quelques affirmations aussi étonnantes que «novatrices» : ainsi, le gallois serait une langue gaélique (évidemment, puisque les deux mots commencent par «ga-», il suffisait d'y penser). Espérons que les visiteurs qui ont acheté la cassette vidéo auront la curiosité de consulter une source d'information plus «traditionnelle».

Je l'admets volontiers, tout cela n'est que brouilles par rapport au mérite, incontestable, d'intéresser au passé celtique des dizaines de milliers de personnes. Nous ne pouvons qu'applaudir à une telle initiative.

Il y a cependant un aspect qu'il faut dénoncer avec vigueur, car il continue à perpétuer, sous caution scientifique, une image déformée de ce passé. Il s'agit dans le cas précis de reconstitutions, fondées sur les résultats des fouilles du grand oppidum de Manching en Bavière. Une sorte de crèche grandeur nature devait évoquer «fidèlement» la vie d'un quartier de ce site, avec ses habitants, les activités artisanales, l'intérieur des maisons et tout le reste. Une telle tentative est évidemment méritoire. Mais pourquoi ces personnages loqueteux, mal fagotés dans des tissus infâmes ? Pourquoi ces étagères en rondins à peine rectilignes et même pas écorcés, assemblés par de grossières cordes de chanvre ? Pourquoi tant de désordre et de saleté ?

Les auteurs antiques ont vanté la variété des coloris et la qualité des tissus celtiques, exportés d'ailleurs vers Rome. Nous connaissons aussi un certain nombre d'échantillons de textiles qui illustrent ces propos : broderies, motifs tissés, textures variées et raffinées sont parfaitement documentés. Nous connaissons l'outillage pour le travail du bois, identique à celui qu'utilisaient encore récemment les menuisiers, charpentiers, charonniers (les Celtes n'étaient-ils pas connus pour la qualité de leurs véhicules ?), tonneliers (les Celtes n'ont-ils pas inventé le tonneau ?), nous avons des témoins de leur pratique de l'assemblage par tenon et mortaise. Nous savons tout cela et bien plus encore, alors, pourquoi ce misérabilisme ?

Les découvertes de meubles en bois du VII^e siècle av. J.-C., miraculeusement préservés dans les tombes de Verucchio près de Rimini, ont étonné tous les spécialistes. Personne n'aurait osé attribuer auparavant un mobilier d'une telle qualité esthétique et technique aux populations locales de cette époque. Peu à peu s'impose l'idée que ces gens ne vivaient pas aussi mal que nous l'imaginons. Il aurait probablement suffi de réfléchir sur les données que nous possédons déjà pour arriver à la même conclusion.

Alors, de grâce, ayez pitié des Celtes !

V.K.



Le fourreau d'épée gravé en bronze qui provient de l'une des tombes de Hallstatt (Autriche) fournit une image très éloquente du costume des Celtes d'Europe centrale dans la seconde moitié du V^e siècle av. J.-C., peu de temps avant que certains d'eux ne participent à l'expédition vers l'Italie :

la bonne coupe des différentes parties du vêtement, la qualité esthétique et la variété des tissus employés, brodés ou tissés de motifs qui étaient probablement colorés, contraste singulièrement avec l'image de sauvages débraillés, à moitié nus ou vêtus de peaux, qui illustrait encore naguère ce premier événement sûr de l'histoire celtique dans nos manuels scolaires.

Détail de la partie voisine à l'entrée du fourreau, hauteur réelle du champ décoré 60 mm.

Naturhistorisches Museum de Vienne, dessin d'après Karl KROMER, *Das Gräberfeld von Hallstatt*, Firenze, 1959.

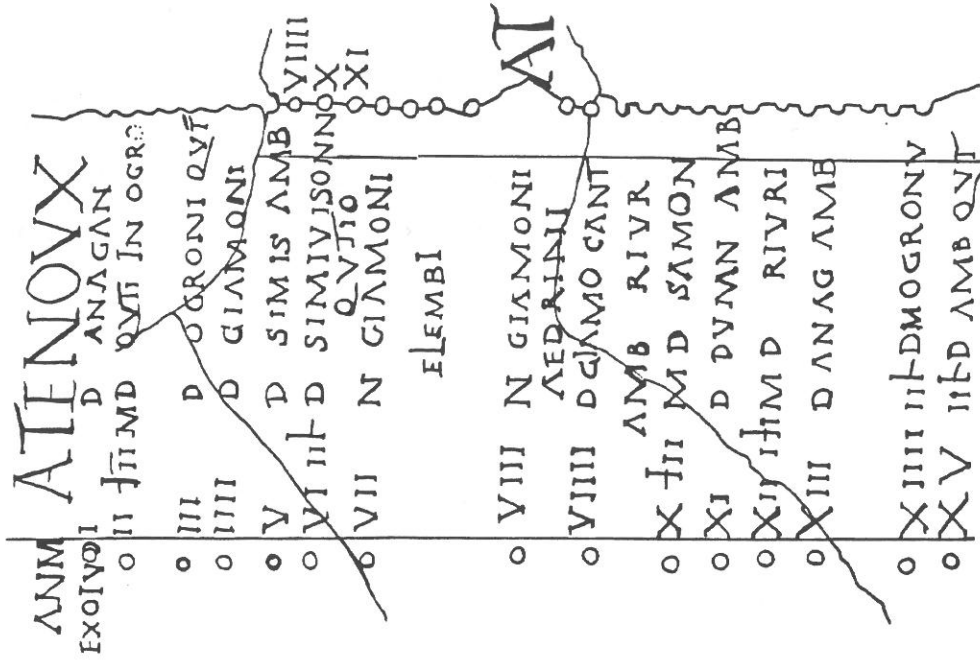
LA MESURE DU TEMPS CHEZ LES CELTES LE CALENDRIER GAULOIS DE COLIGNY (Ain)

par Goulven PENNAOD

Dès l'apparition de l'agriculture, au néolithique, la détermination précise de la marche du temps est devenue une nécessité impérieuse, ce qui ne signifie pas que les hommes ne s'en soient pas préoccupés avant. L'étafon le plus immédiat fut sans aucun doute l'alternance des jours et des nuits annoncée par les aurores et, pour les peuples du grand nord, cela conduisit à l'année claire et à l'année obscure. Dans tous ces cas, l'agent important était le soleil. Le second point de repère fut fourni par la lune et le mois devint alors la mesure par excellence. Le problème fut donc le suivant : comment accorder le soleil et la lune ? Or, nous devons savoir que la durée de la révolution lunaire autour de la terre n'est pas dans un rapport simple avec la révolution terrestre autour du soleil ; de là les innombrables tâtonnements dont témoignent les calendriers antiques et les réformes nombreuses des systèmes imaginés.

Les Romains, sous l'impulsion de César, ont élaboré un système qui, dans ses grandes lignes, nous régit encore, essentiellement fondé sur l'année, c'est-à-dire la marche apparente du soleil, où la lune n'intervient plus que par un vague souvenir : la durée de nos mois. Mais rien n'indique que ce 26 juin 1993 soit aussi la date d'un premier quartier de lune. Or les Gaulois -et peut-être aussi tous les autres Celtes- auraient déduit de cette observation : à deux jours près, nous sommes le premier du mois ... Leur calendrier était donc fondamentalement lunaire mais, puisqu'il parle explicitement de *sonnociagos* 'marche du soleil', il tenait bien compte aussi de ce dernier, c'est pourquoi on le dit : lunisolaire.

En effet, à la fin du siècle dernier, nous avons eu l'insigne chance d'une découverte fortuite, par un paysan de Coligny (Ain), de plus de 150 fragments d'une table de bronze datant de la fin du premier siècle de notre ère, où l'on reconnut très vite un calendrier rédigé en langue gauloise. Cette table constitue le calendrier de cinq années consécutives, soit un lustre, et son étude montre bien qu'il s'agit là d'une unité organique de la mesure du temps. En effet elle contient, non soixante mois, mais soixante-deux, un "mois intercalaire" après trente "mois ordinaires" ; ils ont une longueur de trente jours et leurs notations journalières indiquent que chacun d'eux "commémore" le même quantième des trente



Calendrier gaulois gravé sur une plaque de bronze; trouvé en fragments à Coligny (Ain).

Musée de la Civilisation gallo-romaine de Lyon.

Détail de la seconde quinzaine du deuxième mois intercalaire (colonne 12).

D'après P.-M. DUVAL et G. PINAULT, R.I.G. III. Les calendriers, Paris 1986.

mois précédents dans l'ordre de succession chronologique. Les mois ordinaires sont, soit de 30 d (mat- 'plein', litt. "bon") soit de 29 d (anm(at)- 'cave', litt. "non bon") dans le but évident de suivre au plus près le cycle de la lune. Chacun est divisé en deux parties, la première uniformément de 15 jours (voir la survivance dans le français *quinzaine* et le gallois *pythefnos* litt. "quinze nuits"), la seconde de 14 ou 15 selon les mois, invariablement annoncée par le mot *atenoux(tion?)* 'obscurité (?) à nouveau', soit donc une moitié claire et une moitié sombre : des notations spéciales aux jours 7, 8, 9 de chaque quinzaine (confirmées par les calculs astronomiques) indiquent qu'on y attendait les pleine et nouvelle lunes.

De même, une certaine asymétrie montre que l'année était aussi partagée entre une moitié claire et une moitié sombre, introduites par des mois dont les noms sont des dérivés de ceux désignant l'été (*samon*, cf. breton *hañv* 'été') et l'hiver (*giamon*, cf. Br. *goañv* 'hiver') et dont le sens est 'fin, récapitulation' de la période qu'ils désignent. Cette bipartition de l'année est très ancienne puisque c'est celle du *R* Veda. Les "quatre" saisons sont beaucoup plus récentes.

Si les mois sont nécessairement lunaires, douze d'entre eux ne contiennent que 355 d, soit donc un retard annuel de 10,25 d sur le soleil, ce qui deviendrait bien vite inacceptable; d'où l'introduction de mois intercalaires de 30 d, ce qui au bout de cinq ans, rétablit tant bien que mal l'accord avec le soleil. L'inscription elle-même témoigne d'une réforme calendaire : le mois *equos*, qualifié *anzm* 'cave', avait pourtant trois fois 30 d et deux fois 28 d : la concordance lune-soleil devint ainsi quasi parfaite. On voit alors que chaque cycle est partagé en deux : le jour (diurne/nocturne), le mois (clair/obscur), l'année (idem), et il n'en allait pas autrement du lustre quoique, ici, on n'en voie pas bien le symbolisme.

De nombreuses notations semblent indiquer des "fêtes" dont le sens profond nous échappe, sauf peut-être au jour 2^a du premier mois de chaque année où on rétablit avec une quasi-certitude **trinoxtion samoni* que l'on ne peut s'empêcher de rapprocher des 'trois nuits de samin' des textes irlandais. Des mois voisins échangeaient leurs notations comme si, le 19/05, notre calendrier des Postes donnait 'S. Romuald de juin' et le 19/06, 'S. Yves de mai'; un an ou deux ans de suite, telle date était "commémorée", les mois intercalaires établissant comme une barrière, &c.

Nous ne possédons que les trois cinquièmes de l'inscription, mais le caractère récurrent des notations a permis, après un examen attentif, de reconstituer la totalité du texte, sauf toutefois en ce qui concerne une notation qui apparaît sous les formes +II, I+I ou II+ (dans cet ordre, souvent trois jours consécutifs) et dont on n'a pas encore fourni d'explication satisfaisante. Un système aussi complexe, perdurant un siècle et demi après la conquête de la Gaule, était le résultat d'études très élaborées de la part des savants gaulois connus sous le nom de *druïdés*, c'est-à-dire 'ceux qui savent' (< $\sqrt{*weid-/*wid-}$ fidèlement, fermement (< $\sqrt{*dreu-/*dru-}$, cf. allemand *treu*) qui étaient des érudits et des "professeurs", des ministres et non pas des prêtres comme on l'a trop répété.

Le résultat de leur oeuvre est un modèle de mesure du temps, dépassant de très loin les procédés employés à même fin à Rome ou en Grèce et, si on admet une correction plausible (mais non directement attestée) tous les siècles - au sens propre du mot, *La saeculum*, celt. commun **sailon* 'durée d'une génération' -, était d'une précision supérieure à celle de notre calendrier grégorien, permettant, en outre, de suivre avec clarté à la fois le cycle de la lune et celui du soleil, ce que ne peut faire notre calendrier.

Ce monument, précieux entre tous, de la culture celtique, n'est attesté qu'en Gaule orientale. On a cependant de bonnes raisons de penser qu'il était d'utilisation panceltique : comment expliquer autrement la persistance de l'emploi temporel de *quinzaine* en français ou de *pythefnos* en gallois, ou encore cette allusion à la grande fête attestée en Irlande par *samain* ? N'oublions pas que la table de Coligny fut volontairement brisée à coups de masse (le bronze lui-même en porte témoignage) lors de la persécution des païens par Martin de Tours probablement.

Les premiers chrétiens irlandais persécutèrent de même les druides et les réduisirent à un rôle de sorciers ruraux : il n'est donc pas étonnant qu'une de leurs cibles privilégiées ait dû être ce qui règle la vie religieuse et sociale d'un peuple, son *calendrier*, ce dont pourraient témoigner les plus anciennes gloses insulaires portant sur des questions de comput (notamment la séculaire querelle entre l'Eglise de Rome et les Eglises chrétiennes celtiques sur la date de Pâques). Il n'est pas jusqu'aux survivances dans le folklore religieux moderne comme la fête de *Lugnásad* en Irlande, ou l'extraordinaire troménie de Locronan, si bien étudiée par Donatien Laurent, qui ne nous montrent l'antique extension d'un rythme calendaire dont un document original a pu être sauvé.

Recueil des Inscriptions Gauloises (RIG), III. Les calendriers (Coligny, Villards d'Héria)
par P.-M. Duval & G. Pinault, Paris, CNRS, 1986.

LE BASSIN MONUMENTAL DE L'OPPIDUM DE BIBRACTE

par Josette PIEUCHOT BILLARDEY

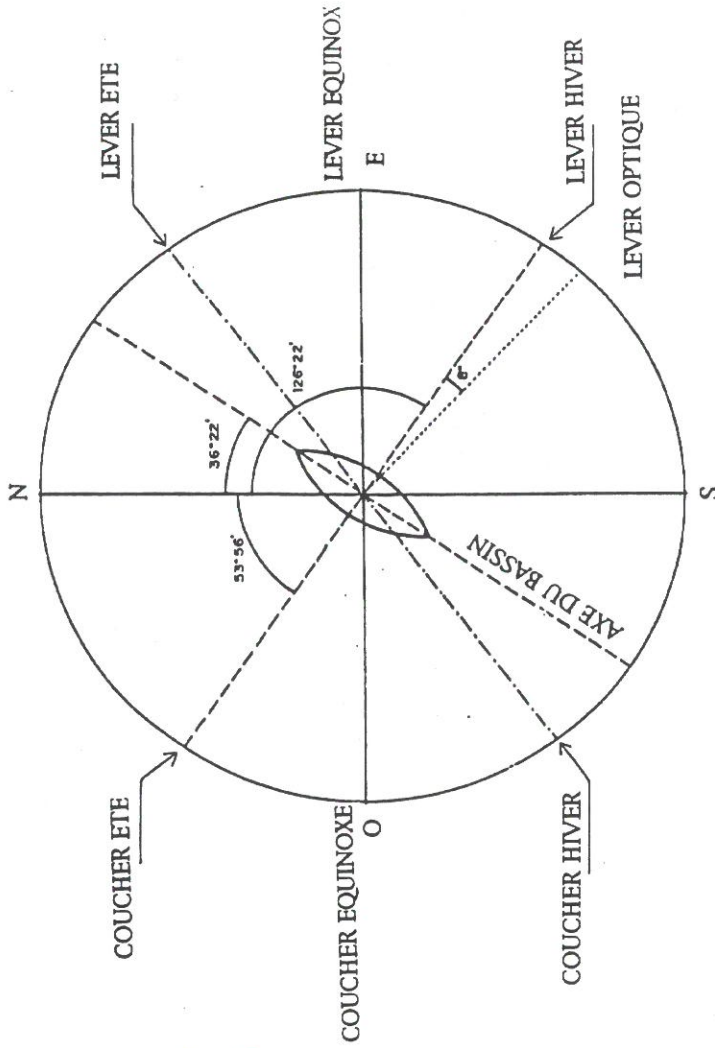
Suite à notre visite, en mai dernier, de l'oppidum celtique de Bibracte sur le Mont Beuvray (*Morvan*), dont un compte-rendu a été fait dans notre bulletin n° 4, nous nous sommes penchés sur l'étonnante présence, au centre du site, d'un bassin monumental de forme biconvexe tronquée, qu'on peut dater de la fin de l'indépendance, soit du troisième quart du premier siècle avant notre ère. (*bon, ce n'est que la restanva?*)

C'est un bassin qui n'a rien d'utilitaire, sa fonction de réservoir est ridicule, ça n'était pas un bassin pour faire boire les chevaux; il y avait juste une petite nappe d'eau au fond, on voit encore le trou d'écoulement, très bas. L'eau sourd par-dessous à travers l'argile, on pense qu'elle arrive par siphons, on ne sait pas d'où elle vient, cela a un côté magique. Les archéologues espagnols, qui ont fait une étude approfondie du bassin, disent qu'il y avait là un moyen de relier le site à l'ordre universel, une sorte d'ancrage. Ce serait en somme le centre du centre, l'*omphalos* des Eduens.

Le monument est construit à partir de deux arcs de cercles dont les extrémités ont été coupées, si on restitue ces extrémités on arrive à un rapport longueur largeur qui permet de déterminer les unités de base. Il s'agit d'une construction savante dont la conception, le plan, la disposition n'ont rien de méditerranéen. La réalisation a été faite avec des éléments locaux, selon un système de tracé et une unité de mesure de près de 30,5 cm qu'on peut appeler le «pied éduen». Si on part du point central à partir duquel est dessiné le cercle, en reliant le centre du bassin à l'angle supérieur, on obtient le triangle de Pythagore : 3, 4, 5 en unités. Cela ne peut pas être fortuit, c'est le résultat d'une construction mathématique. C'est aussi le résultat d'un rapport qui a probablement, comme c'était le cas dans la doctrine pythagoricienne, une signification religieuse, théologique.

D'autre part, si on additionne 3 + 4 + 5 on obtient 12. Or, ce chiffre douze est l'un des arguments qu'on évoque pour obtenir l'unité de base utilisée dans les différents éléments de cette construction le «pied», dont on a retrouvé des équivalences sur d'autres sites. Le pied anglais actuel est tout près du pied éduen, il est de 30,48 cm.

Orientation astronomique du bassin monumental
d'après M. ALMAGRO GORBEA et J. GRAN AYMERICH,
El Estanque monumental, Madrid, 1992.



Les deux systèmes, duodécimal (*par 12*) et décimal (*par 10*) étaient bien connus dans l'antiquité, mais le système duodécimal était de tradition plus courante et plus facile à diviser. On peut citer en exemple les douze mois du calendrier gaulois de Coligny. La base de 6 pieds était le modèle de la construction architecturale préromaine, on en trouve des exemples à *Glanum* et à *Manching*. Cette base d'unité utilisée pour tracer le bassin de Bibracte, avec des cercles de 12 pieds de diamètre, disposés d'après une technique géométrique de croisements circulaires, est bien connue dans la tradition celtique. Cette technique met en évidence l'emploi du triangle de Pythagore et permet de supposer la connaissance de la tradition d'un tracé architectural datant de la plus haute antiquité. Les Pyramides ont été construites à partir du même schéma.

Pour tracer le bassin, on a choisi un point impliquant des caractéristiques topographiques permettant son orientation sur le terrain et, si on tient compte des coutumes et des traditions, il a dû être tracé à l'apparition des premiers rayons du soleil, au moment du solstice d'hiver. D'autre part, la largeur maximale du bassin est équivalente au diamètre du cercle central, c'est à dire 12 pieds (365 cm).

Il y a là un aménagement monumental qui a une signification symbolique, la relation entre l'espace et le temps était fondamentale dans les civilisations anciennes, l'urbanisme était en rapport avec l'aspect religieux des sites. L'orientation du monument et son emplacement font supposer l'existence de relations topographiques avec d'autres points de l'oppidum, comme par exemple les portes, qui coïncideraient avec les quatre points cardinaux.

Des connaissances en géométrie ont été relevées à des périodes jusqu'ici insoupçonnées, on peut arriver jusqu'au néolithique et, là encore, on trouve des connaissances, des rapports et des effets qui ont été formalisés plus tard par Pythagore. On a largement le temps d'adapter ces connaissances aux Celtes à travers les contacts des druides avec le pythagorisme, attestés par les auteurs.

La publication d'ensemble du bassin est donnée dans le volume

M. ALMAGRO-GORBEA et J. GRAN-AYMERICH,
El estanque monumental de Bibracte (Mont Beuvray, Borgoña),
Complutum-extra 1, Madrid, 1991;

Ces mêmes auteurs ont donné une version plus courte en langue française

Le bassin monumental du Mont Beuvray, dans *Monuments et Mémoires de la Fondation Eugène Piot* 71, Paris, 1990, pp.21-41.

Actes du IX^e Congrès international d'études celtiques, Paris, 8-12 juillet 1991, première partie : Les Celtes au II^e siècle avant J.-C., Etudes celtiques vol. XXVIII, 1991, Paris, CNRS Editions, 488 pages (prix 480 F)

par Henry DECHANDOL

Le IX^e Congrès International d'Etudes Celtiques s'est déroulé à Paris du 8 au 12 juillet 1991. Il a réuni plus de 300 participants appartenant à vingt huit pays. Mis à part la France, les congressistes les plus nombreux venaient d'Irlande (51 participants), Grande Bretagne et Etats-Unis (31 participants), Allemagne (15 participants).

Les différentes communications ont permis de faire le point des connaissances sur les deux grands thèmes du congrès : le monde celtique et sa civilisation; la langue celtique.

Les Actes du Congrès viennent d'être publiés dans deux volumes annuels des *Etudes celtiques* (vol. XXVIII-1991 et XXIX-1992) par CNRS Editions. Le premier volume est consacré au monde des Celtes au III^e siècle av. J.-C.

Les différents travaux réunis dans le volume donnent une vision nouvelle de cette période importante :

«Le III^e siècle av. J.-C. correspond à la plus grande extension territoriale des populations celtiques installées depuis longtemps dans les régions intérieures de l'Europe, depuis les plateaux de la Péninsule Ibérique jusqu'aux terres qui bordent le haut et le moyen Danube, et depuis le cours supérieur de l'Elbe jusqu'aux plaines du Piémont et de Lombardie. Les Celtes avaient pénétré, au début du IV^e siècle av. J.-C., en Etrurie padane et menacé Rome qui gardera pendant des générations le souvenir exécuté du péril gaulois. L'attrait du monde méditerranéen les conduira bien plus loin au siècle suivant et, après avoir mené à son terme la conquête des plaines danubiennes, les Celtes de la «grande expédition» s'installeront en Thrace et fonderont, sur les plateaux d'Anatolie, la puissante «communauté des Galates» (p.7ss.)».

NOUVEAUX LIVRES

Cette extension, qui établit un contact direct entre le monde celtique et le monde des cités méditerranéennes, a eu pour conséquence l'accroissement considérable des sources écrites sur les Celtes. Ces sources, jointes aux recherches des archéologues, ont permis de préciser l'organisation de certains peuples celtiques et notamment des Celtes d'Italie. Les sources écrites ont permis également de mieux comprendre le phénomène du mercenariat qui engendra une forme de symbiose entre Celtes et Méditerranéens.

Les sources écrites enfin, ont permis d'éclaircir la documentation archéologique et celle-ci d'enrichir à son tour «une image des Celtes trop souvent succincte, trop sélective ou trop orientée». L'archéologie, et c'est son grand mérite, a montré que loin d'être une vague destructrice qui aurait balayé tout sur son passage, l'expansion des Celtes fut très souvent l'occasion de contacts et d'enrichissements réciproques entre les envahisseurs et certaines au moins des populations indigènes.

Ce fut le cas en Italie où des Celtes immigrés, eux-mêmes de souche différente, ont créé des liens complexes et diversifiés avec des populations locales : Ombriens, Ligures, Picéniens et autres. De même, des Celtes venus du plateau suisse, de Rhénanie, de Bohême ou de Moravie, vont plus ou moins fusionner ou vivre côte à côte avec des indigènes pannoniens, illyriens ou thraco-gètes.

Il ressort que loin d'être uniforme et monolithique, le monde celtique issu de l'expansion est une mosaïque de groupes plus ou moins composites.

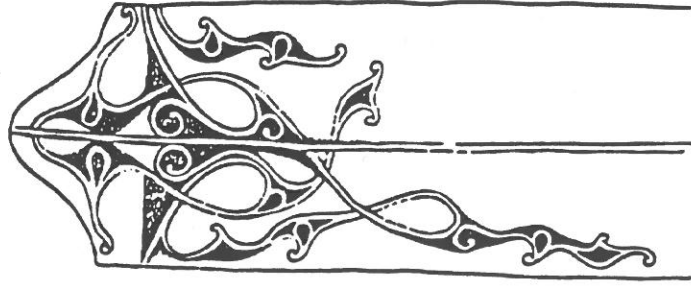
Ces groupes se distinguent par des variations souvent subtiles dans leurs coutumes vestimentaires et funéraires, mais ils sont unis au II^e siècle av. J.-C. par «une culture aristocratique laténienne qui va atteindre une amplitude européenne».

C'est ainsi que des éléments de parures et d'armes vont être adoptés, non seulement par l'ensemble des populations celtiques ou présumées telles des Iles Britanniques et de la Péninsule Ibérique jusqu'aux Carpates, mais également par bon nombre de

Détail du décor gravé sur la partie supérieure du fourreau en fer de Dobova (Slovénie); seconde moitié du III^e siècle av. J.-C.

Musée de Brezice, Slovénie

D'après
M. SZABO et E. PEITRES,
*Decorated Weapons
of the Late Iron Age
in the Carpathian Basin*,
Budapest, 1992



peuples de souches différentes : Rètes, Vénètes, Ligures et autres peuples italiens, germains du nord, peuples danubiens et balkaniques. Le niveau atteint au III^e siècle av. J.-C. par la culture des aristocraties militaires celtes se reflète particulièrement bien dans les créations artistiques de l'époque. On admire en celles-ci non seulement une perfection équilibrée et raffinée de leur facture, mais on y découvre aussi une pensée authentiquement celtique et une conception tout à fait originale de l'image.

Le monde celtique du III^e siècle av. J.-C. constitue une période charnière où de nombreuses régions amorcent de manière décisive l'évolution vers une organisation de type urbain, c'est-à-dire la civilisation des oppida.

L'influence du monde méditerranéen joue évidemment dans ce processus un rôle prépondérant qui conduira à l'écriture et à la monnaie. Sur ces apports extérieurs va se greffer une mutation interne des communautés celtiques au plan économique et social, qui se reflétera dans les transformations des habitats et des modifications dans les usages funéraires et vestimentaires. C'est pour toutes ces raisons que le monde celtique du III^e siècle av. J.-C. a paru un thème particulièrement adapté à des échanges fructueux entre spécialistes de l'histoire et de la culture des anciens Celtes.

La richesse de ce premier volume constitue un témoignage éloquent et une recherche diversifiée et dynamique sur le projet proposé.

Corne à boire de Jászberény-Cserőhalom (Hongrie).
Sa garniture de bronze
représente un dragon;
III^e siècle av. J.-C.



Musée de Szolnok
D'après
M. SZABO et E. PETRES
*Decorated Weapons
of the La Tène Iron Age
in the Carpathian Basin,
Budapest, 1992*

CONFÉRENCES

MARDI 23 NOVEMBRE 1993 à 18 heures précises
LE SITE DE LA TÈNE SUR LE LAC DE NEUCHÂTEL :
découvertes anciennes et récentes
(illustrée par la projection de diapositives)
Cette conférence sera donnée par Michel EGLOFF, Professeur à l'Université de Neuchâtel (Suisse), à l'Institut Finlandais, 60 rue des Ecoles, 75005 PARIS

Elle sera suivie par un dîner avec le conférencier, dans un restaurant voisin (prix entre 120 et 150 francs par personne). Les adhérents intéressés doivent se faire connaître avant le 20 novembre à Jean PIEUCHOT, 19 avenue du Général Leclerc, 75014 PARIS, tél. 43 21 42 77

MARDI 18 JANVIER 1994 à 18 heures précises
TROMENIES BRETONNES ET CALENDRIER CELTIQUE
(illustrée par la projection de diapositives)
Cette conférence sera donnée par Donatien LAURENT, Directeur de Recherches au CNRS, Directeur du Centre de Recherche Bretonne et Celtique, URA 374 du CNRS de Brest, à l'Institut Finlandais, 60 rue des Ecoles, 75005 PARIS

Le compte rendu de l'excursion du 16 octobre, «Les princesses gauloises», sera donné dans le prochain Bulletin.

NOS PROJETS POUR L'ANNEE 1994 :

AVRIL 1994 : nous envisageons une excursion d'une journée, en TG.V, à LYON, pour visiter le Musée de la civilisation gallo-romaine (Calendrier de Coligny).

OCTOBRE 1994 : PRAGUE et visite des oppida celtiques de la Bohême centrale (Závist, Stradonice). Ce voyage est prévu sur 4 jours, du jeudi au lundi. Prix et conditions actuellement à l'étude.

L'exposition consacrée aux Celtes dans la péninsule ibérique qui était prévue l'année prochaine à Vigo (Espagne) a été reportée à 1995. Nous ajournons donc notre projet de voyage. Il en est de même pour Hallstatt, Hallein et Dürnborg (Autriche), où le Musée est actuellement en rénovation.

NOTE : Si vous êtes intéressés par ces projets, et pour de plus amples renseignements, vous pouvez vous mettre en rapport avec Jean PIEUCHOT, 19 av. du Général Leclerc, 75014 PARIS
Tél. 43 21 42 77

VOYAGES & EXCURSIONS